



**HAL**  
open science

## Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles

Véronique Blanchard, David Niget

► **To cite this version:**

Véronique Blanchard, David Niget. Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles. Textuel, pp.192, 2016, 9782845975606. hal-01520119


**HAL Id: hal-01520119**

**<https://hal.science/hal-01520119>**

Submitted on 16 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



PRÉFACE DE MICHELLE PERROT

VÉRONIQUE BLANCHARD  
DAVID NIGET

# MAUVAISES FILLES

INCORRIGIBLES  
ET REBELLES

*textuel*

**MAUVAISES  
FILLES  
INCORRIGIBLES  
ET REBELLES**

Design graphique : Caroline Pauchant  
assistée de Hind Mellah  
Fabrication : Audrey Chenu  
Relecture : Renaud Bezombes  
Avec la collaboration d'Hélène Orizet

© Éditions Textuel, 2016  
4, impasse de Conti  
75006 Paris  
[www.editionstextuel.com](http://www.editionstextuel.com)

ISBN: 978-2-84597-560-6  
Dépôt légal: septembre 2016

**VÉRONIQUE BLANCHARD  
DAVID NIGET**

# **MAUVAISES FILLES**

**INCORRIGIBLES  
ET REBELLES**

**Préface de Michelle Perrot  
Postface de Coline Cardin**

*textuel*

## SOMMAIRE

p 7.

**Préface de Michelle Perrot**

p 11.

**Introduction**

p 15.

**Partie 1.**

# LE TEMPS DES FILLES PERDUES 1840-1918

\*\*\*

p 17.

## MARIE, INCORRIGIBLE

La maison familiale

Le code civil de 1804 et la correction  
paternelle

p 29.

## ÉLISE, VAGABONDE

Les Bon-Pasteur

Le code pénal de 1810 et le vagabondage

p 37.

## CAMILLE, HYSTÉRIQUE

La Salpêtrière

La criminelle-née

p 45.

## SIMONE, FILLE-MÈRE

Le tour

L'infanticide

p 55.

## LILI, PROSTITUÉE

De la maison close aux « brasseries à filles »

La traite des Blanches

p 63.

## AMANDINE, APACHE

Fortifs et guinguettes

La figure de la fille manipulatrice

p 71.

**Partie 2.**

# LE TEMPS DES FILLES MODERNES 1918-1965

\*\*\*

p 73.

## MADELEINE, MÈRE SOUS SURVEILLANCE

Les maisons maternelles

L'éducation sexuelle sous la III<sup>e</sup> République

p 83.

## VICTOIRE, FILLE « INSOUMISE »

La prostitution coloniale

La discipline des corps sexués

p 95.

## BLANCHE, REBELLE

Mutineries dans les maisons de correction

La formation professionnelle

p 105.

## ÉMILIENNE, FUGUEUSE

Paris : ville des bals, des cafés et du jazz

L'enfermement des fugueuses

p 115.

## JEANNE, VOLEUSE

Société de consommation et baby-boomers

L'ordonnance de 1945 et le juge des enfants

p 121.

## MARGUERITE, PERVERSE ET SUICIDAIRE

Le centre d'observation

La psychiatrie infanto-juvénile

p 129.

## DOM, CHEFFE DE BANDE

Le terrain vague, de la « zone » aux grands ensembles

L'invention des neuroleptiques

p 137.

**Partie 3.****LE TEMPS DES FILLES  
REBELLES  
1965-2000**

p 139.

**PATSY, HIPPIE IDÉALISTE**

La communauté hippie et le mouvement Provo  
La drogue, problème de santé publique

p 147.

**ÉLISABETH, AVORTÉE**

Le manifeste du Dr Carpentier  
Maternité heureuse et planning familial

p 155.

**VIRGINIE, ERRANTE  
ET PUNK**

Les squats  
Les mesures de milieu ouvert

p 163.

**VALÉRIE,  
ANOREXIQUE-BOULIMIQUE**

Entre enfermement psychiatrique  
et suivi thérapeutique  
Violence du corps féminin

p 167.

**LOLA, PROSTITUÉE 2.0**

Internet  
La prostitution des mineurs venant de l'étranger

p 173.

**MARIEM, CRAPULEUSE**

La cité des filles  
Statistiques pénales et paniques morales

p 179.

**Postface de Coline Cardi**p 183.  
Notesp 185.  
Bibliographiep 189.  
Filmographiep 190.  
Remerciementsp 191.  
Crédits iconographiques

MATERNITÉ

RÉBELLION

FOLIE

ERRANCE

PROSTITUTION

CRIME &amp; DÉLIT





## INTRODUCTION

### « MAUVAISES FILLES, LEVEZ-VOUS ! »

Est-ce là une injonction intimée aux accusées par un magistrat paternel et autoritaire, dépositaire de l'ordre des sexes ? S'agit-il d'un mot d'ordre féministe, sœurs révoltées décidées à retourner le stigmaté que les « bonnes mœurs » leur ont assigné ? N'est-ce pas simplement une invite, faite aux historiens et historiennes, de laisser paraître les invisibles de l'histoire, ombres fugaces de siècles de domination masculine ?

Si les mauvais garçons ont leurs héros, de Gavroche à Joey Starr en passant par James Dean, « les mauvaises filles » se dérobent au regard. L'héroïsation, sublimation de la déviance masculine, concourt à la construction d'une identité virile liée à la violence et à la transgression de l'ordre. Mais de « mauvaises filles », on ne trouve que peu de traces dans la littérature, dans les arts et dans les représentations populaires. Les filles de l'imaginaire littéraire sont plus souvent des Cosette, victimes pathétiques et pures, que des rebelles effrontées. Certes, les exceptions sont sublimes, de Manon Lescaut, jeune catin subversive, à Esméralda, gitane de seize ans fascinante et libre, de la Grouchenka de Dostoïevki, « fille perdue » cultivant la vengeance, à Lamiel, jeune figure stendhalienne, indisciplinée et expérimentatrice sexuelle. Le cinéma nous offre la Garance de Prévert et Carné, belle et libre sous les traits d'Arletty, la Casque d'Or de Becker, rayonnante Simone Signoret, la Lolita de Nabokov et Kubrick, troublante « nymphette », ou encore la Violette Nozière de Chabrol, visage lisse et opaque de la jeune Isabelle Huppert incarnant le monstre nubile. Ce ne sont pas ces belles figures que nous cherchons dans cet ouvrage, mais les traces des anonymes de l'histoire. Autant de jeunes filles qu'il s'agit de sortir des limbes des archives pour tenter, en clair obscur, d'en discerner les traits.

Il s'agit de percevoir les visages de ces silhouettes silencieuses, sans pour autant fabriquer, à la suite des représentations savantes comme populaires, des archétypes, des héroïnes ou encore des harpies. Pour nous approcher au plus près de l'ordinaire des filles jugées immorales, insoumises ou rebelles, filles du peuple subordonnées à une double domination de classe et de genre, nous avons du recourir à l'art du portrait. Reconstituer, par bribes, des vies, des émotions, des sentiments, en usant de subterfuges méthodologiques.

Car les filles des classes populaires ne font le plus souvent que traverser l'archive, à l'occasion d'une faute, du sombre éclat d'un crime, d'une fulgurance disruptive... puis s'évanouissent pour retourner à la nuit de l'histoire. D'où la nécessité, pour les donner à voir et à entendre, de joindre ensemble des fragments de vie bien réels, enregistrés par les instances de contrôle social, et de proposer aux lectrices et lecteurs des portraits impressionnistes et composites. Cette écriture fictionnelle et historique voici le projet

mené dans l'exposition *Mauvaises filles. Déviantes et délinquantes. XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles\**, devenue livre aujourd'hui. Confectionner ces vies d'archives, issues de différents «dossiers» puis cousues ensemble constitue une tentative de restituer tout à la fois ce qui fait l'épaisseur sociale d'une jeunesse tumultueuse et l'ordinaire banalité des trajectoires des «mauvaises filles». Ainsi ont pris vie Camille, Amandine, Blanche, Élisabeth dont certaines figures historiques traversent les portraits sans pour autant s'y superposer, telle Augustine, la patiente du Dr Charcot, Amélie Élie, fille apache des faubourg parisiens, Albertine Sarrazin, écrivaine insurgée des années 1950, ou encore Marie-Claire, jeune victime de viol défendue par Gisèle Halimi lors du procès de Bobigny.

Ces portraits évoquent ainsi diverses formes de marginalité, qu'elle soit liée à une maternité illicite, à l'errance et au vagabondage, à la folie, la délinquance et la criminalité, à la prostitution et enfin à la rébellion. Autant de situations mais aussi de postures qui disent à la fois le poids des normes et des prescriptions juridiques et une forme de permanence, à travers le temps, des critères de l'opprobre social.

Ces tableaux tentent non seulement d'esquisser des figures de «mauvaises filles» mais également de cartographier les lieux qu'elles traversent ou qui les enserrrent et de définir les normes qu'elles subissent et subvertissent. Lieux de perdition (fête foraine, guinguette, bal) voisinent ainsi avec les lieux de coercition (internat, couvent, prison, asile) et de soumission (maison close, foyer familial).

Normes juridiques, religieuses, médicales, familiales et sociales se conjuguent pour cadenasser le destin social des «mauvaises filles». Pourtant, cette autorité qui les assujettit leur offre paradoxalement le moyen de briser les chaînes du déterminisme en faisant usage du pouvoir même qui les contraint.

Parce qu'être une «mauvaise fille», c'est d'abord être perçue comme telle, être qualifiée comme telle, être «étiquetée» comme telle. Quels actes a-t-elle commis ? Quelles lois – civiles ou pénales, morales ou légales – a-t-elle enfreintes ? Quels comportements a-t-elle adoptés pour être regardée comme une mauvaise engeance ? Si on reproche aux garçons *ce qu'ils font*, en vertu de la réforme pénale positiviste issue des Lumières, on reproche souvent aux filles *ce qu'elles sont*, faisant écho au processus de subjectivation du droit en marche dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les filles sont des suspectes en puissance, et, du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, la criminologie naissante les prend pour objet, visant ainsi des comportements et des facteurs de risque liés au sujet, à son sexe, à sa nature et à son «milieu», action prophylactique plutôt que répression des faits délictueux. Le grief ? Être une fille de «mauvaise vie», immorale et corrompue par l'hérédité, le logement, le quartier, les loisirs, les fréquentations... Selon cette idée que le féminin s'imprègne, jusqu'à se vicier, de son environnement, tandis que le masculin agit sur son environnement. Dès lors, on peut s'interroger sur la construction des identités sexuées dans l'imposition des normes sociales. La justice, la loi, la surveillance s'exercent de manière différenciée

\*Présentée au centre d'exposition «Enfants en justice» (Essonne) par l'École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse (ENPJJ) de juin 2015 à février 2016. Une première série de portraits de «mauvaises filles» a été composée pour l'occasion par les différents membres du comité scientifique (voir les remerciements p. 190). Ces recherches ont considérablement inspiré notre écriture.

selon qu'elles s'appliquent à une fille ou à un garçon. En se plaçant du côté des adolescentes, en tentant de faire entendre une voix intérieure qui serait leur regard sur le monde, il faut essayer de comprendre cette expérience féminine de la déviance comme sujétion. Cependant, le risque est grand de réduire ces jeunes filles à des martyres, victimes, jugées parfois consentantes, des sanctions sociales qui s'abattent sur elles. Or, si l'on écoute attentivement les paroles de ces adolescentes, leur courage se fait jour, leur volonté de vivre éclate, leur force de résistance, voire même leurs actes de rébellion les transfigurent. Les archives nous montrent que malgré les contraintes familiales et judiciaires, malgré les fréquents enfermements, certaines refusent d'être des jeunes filles dociles. N'acceptant pas leur sort, elles échappent à la clôture et prennent la voie de l'indépendance. Elles se saisissent justement de ce qui leur est reproché, et en particulier de leur sexualité menaçante, pour en tirer une forme d'émancipation. Ainsi, elles sont tout autant incorrigibles que rebelles. Même si des procédés d'invisibilisation sont à l'œuvre, il est certain qu'à nos yeux d'historiens et d'historiennes, les jeunes filles, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, défient l'ordre moral, l'ordre social, l'ordre sexuel, l'ordre racial. À bas bruit, elles subvertissent les normes. Les postures corporelles, l'apparat vestimentaire, le jeu de la séduction, le développement d'une contre-culture juvénile, la montée d'une sensibilité biopolitique à travers les usages du corps (autour de la contraception notamment), l'humour et l'ironie comme défense et comme arme, sont autant de marqueurs de l'importance des filles dans les processus de changement social depuis deux siècles. La justice des mineurs, inventée au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, associée aux expertises médicales et psychologiques, ne s'y est d'ailleurs pas trompée, captant une part de plus en plus importante de jeunes filles dans ses filets, au nom de la bienséance, du règlement des corps, de la civilité et, ultimement, de la citoyenneté.

Les « mauvaises filles » ne sont pas des héroïnes, des figures miraculées ayant échappé à leur destin social. Rares sont celles qui témoignent aujourd'hui, par pudeur ou modestie. Beaucoup portent encore le poids de la honte, nombreuses sont celles qui ont refermé la porte sur leur jeunesse orageuse, laissant le silence envahir leur mémoire. Pourtant, les filles sont toutes, dans l'ordinaire de leurs résistances, à travers ce pouvoir des faibles qui relève plus de la subversion que de la confrontation, des actrices du changement social, culturel et politique.

Comment réfléchir aux spécificités et aux évolutions de la déviance des filles depuis deux siècles ? Une scansion chronologique en trois grands temps dans l'histoire des « mauvaises filles » permet de dégager une temporalité, au-delà de puissants invariants. Le temps des « filles perdues », qui débute au XIX<sup>e</sup> siècle pour s'achever au lendemain de la Première Guerre mondiale, met en avant la figure de la victime, déclassée sociale, paria rejetée hors des normes de genre par une sexualité qui la souille moralement, au point qu'elle en devient dangereuse. Puis vient le temps des « filles modernes », de l'entre-deux-guerres aux années 1960, années d'émancipation sociale et culturelle de la jeunesse populaire, où la « modernité » reste cependant appréciée comme un péril plus qu'un progrès. Enfin, le temps des « filles rebelles », des « années 68 » au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, consacre la subversion comme forme ultime de déviance, plaçant le sujet au cœur du pouvoir malgré un déficit de reconnaissance politique des filles, ces dissidentes.

**Véronique Blanchard et David Niget**

